POESIA
RASSEGNA INTERNAZIONALE DIRETTA DA
F. T. MARINETTI
SEM BENELLI
V. PONTI
MILANO REDAZIONE VIA SENATO 2
ALBERTO MARTINI 1905
Maggio-Giugno
1905
N. 4

A GUSTAVE KAHN

O génie Africain dont l'âme ensoleillée
pavoisa de lumière les brumes Parisiennes,
tu fus sans doute en quelque vie lointaine,
un langoureux poète arabe aux yeux mi-clos,
assis, jambes croisées, sous un vieux sycomore,
que le soir remplissait d'un tumulte sonore
d'étoiles et d'oiseaux.

La volage fumée des blondes cigarettes
prolongeait vaguement ta barbiche narquoise,
se mélant aux nuages pensifs de tes yeux
qui se souviennent des turquoises de la mer.

Avec un lent dandinement de ton torse vouté,
qui fait baller le pompon noir de ton tarbouche,
et la bouche fleurie d'un bonheur qui se cache,
tu chantais la souplesse alanguie de Syriennes
mollement accoudées aux balcons pleins de roses,
sur le Nil qui dorlote un soleil moribond...

Les rayons nuançaient ton visage en triangle,
et ta galabieh de soie couleur pistache.

Sous les minarets bleus que la nuit fauve étrangle,
tu chantais la splendeur des couchants asiatiques
qui ruissellent d'or liquéfié
tels de grandioses ruches de miel....
la chair rose du ciel aux sueurs amoureuses....
et les folâtres aventures de la lune
sur le sommeil en fleurs des villes orientales !...

Et tu fus le conteur de *l'Or et du, Silence*
le roi de l'horizon aux cents *Palais nomades,*
avec dans ta voix grise le chant du muezzin
et dans tes yeux l'esprit subtil de Schahraezad,
ô Génie Africain que le sort exila
dans le tohu-bohu des foules Parisiennes !....

F. T. M.

Nei prossimi fascicoli pubblicheremo i medaglioni di Henry de Régnier, Jean Moréas, E. Verhæren, F. Viélé-Griffin, Stuart Merrill, Paul Fort, A. Colautti, Adolfo De Bosis, Ada Negri, Térésah, Vittoria Aganoor, Hélène Vacaresco, A. C. Swinburne, W. C. Yeats, Fred. Bowles.

LA BELLEZZA DELLA DONNA ITALIANA

INCHIESTA INTERNAZIONALE DI " POESIA „

I grandi poeti d'ogni tempo e di ogni nazione, dal Petrarca al Goethe, dal Byron al Lamartine, hanno cantato in versi immortali la sovrana bellezza della donna italiana.

Ci è parso quindi nobile e adatto ai molteplici aspetti di ***POESIA*** indagare quali sensazioni estetiche questa bellezza ispiratrice abbia suscitato nell'animo dei poeti stranieri contemporanei.

A questo fine abbiamo rivolto ai maggiori poeti e letterati d'Europa la seguente domanda:

Veuillez nous dire en vers ou en prose ce que vous pensez de la beauté inspiratrice de la femme italienne en ajoutant vos impressious inédites et vos souvenirs personnels.

Pubblichiamo in questo fascicolo le risposte di Maurice Barrès, Paul et Victor Margueritte, Rachilde, Sar Peladan, Camille Mauclair, e nel prossimo fascicolo daremo quelle di François de Curel, Gustave Kahn, Jules Claretie, Edouard Rod, Jules Lemaitre, Francis Viélé-Griffin, Louis Payen, Ernest Gaubert ecc. ricevute dal nostro condirettore F. T. Marinetti.

Elles m'ont toutes, monsieur, demandé le secret.

Maurice Barrès.

Monsieur

La beauté de la femme italienne resplendit du feu magique de la passion. C'est ce qu'a compris et admiré Stendhal.

Les mille et mille portraits de vos musées sublimes, des pages inoubliables de D'Annunzio attestent cette incomparable éclat de la femme italienne, cette ardeur grave et concentrée d'ames intenses. Nous leur reportons ici l'hommage, banal a force d'evidence, une fois de plus, de notre admiration.

Croyez à nos sentiments de sympathie distinguée, les meilleurs.

Paul et Victor Margueritte.

La beauté de la femme italienne entre toutes, m'apparait naturelle comme un fruit, non pas sauvage ni de serre chaude, mais préparé par une longue hérédité de culture, éclos et mûri au soleil; un fruit où se plaisent particulièrement les jeux de lumière et de l'ombre, simple et net en sa forme, et de coloris mat et doux, de peau fraîche et de pulpe saine; un fruit offert à l'homme pour étancher la soif d'amour, et qui porte en soi, pour la perpétuer, le germe auguste de la vie.

Louis Ganderax.

La beautè de la femme italienne n'a qu'un défaut mais elle l'a bien: c'est d'être classique.

Rachilde.

Cinq fois, j'ai pérégriné en Italie; aux eglises avant l'ouverture des musées, aux eglises encor après leur fermeture, je n'ai jamais bien regardé les vivants étant venu pour les immortels.

Il m'a semblé que les jeunes hommes l'emportaient sur les femmes; en d'autres termes j'ai rencontré des enfants de chœur & des séminaristes qui auraient pu figurer dans les chef-d'œuvres. Aux Cascines, au Corso, j'ai vu des élégantes sans caractére spécial. Dans la campagne romaine, quelques beaux types me sont apparus. Je crois que c'est faire tort au plus varié des pays que de vouloir l'unifier sous le point de vue plastique.

Il n'y a aucun rapport entre la beauté florentine si nerveuse et complexe et la rêverie lombarde; entre l'éclat des napolitaines et le caractère siennois; entre la Piémontaise et la Palermitaine.

Vous avez l'heur insigne de posséder vingt types au moins en art, et vous questionnez sur un qui n'existe pas. Il n'y a pas plus de femme italienne qu'il n'y a d'Italie; il y a Florence, Sienne, Venise, Rome, Milan, Naples etc. etc.

Péladan.

Mon cher confrère,

Votre question me force à un aveu qui ravive en moi un cruel regret et un grand désir: je ne suis jamais allé en Italie.

Je ne devrais, ayant dit cela, qu'ajouter mes excuses pour ce véritable délit artistique, que j'espère bien effacer un jour. Mais s'il m'est interdit de parler de la beauté caractéristique de la femme italienne, je puis tout de même

vous faire part de l' idée que je m'en suis faite par les livres et les musées : l'idée de ce que j'aime le plus au monde, et de ce qui m'y semble être le plus rare, l'*harmonie passionnée.*

J' ai connu des êtres ardents, j'en ai connu d'harmonieux, mais j'attends encore de rencontrer cette union vivante, et je crois qu'on la trouve en Italie. J'ai été sérieusement amoureux d' une Italienne qui s'appelait Laura Dianti, sur la foi de son portrait au Louvre par Titien. C'était à l'âge où le cœur est assez riche encore des espérances de l'imagination pour aimer une femme qn'il ne rencontrera jamais. Je pense d' ailleurs que Laura vit toujours et est plus belle qu'au seizième siècle, car l'admiration des âges rehausse, spiritualise et préserve la beauté d'une femme. Celle là, et l'Anatolia des *Vierges aux Rochers*, que j'ai retrouvée dans le beau livre de d'Annunzio comme une sœur absolue d'une certaine Maïa que j'avais fait vivre en 1895, en un roman appelé *Couronne de Clarté* : mon rêve de femmé, incarné en celle-ci, tenait singuliérement de Laura et d'Anatolia. Il n'a pas changé. Rencontrerai-je ces chères ombres à Florence ou à Rome, ou à Venise ? Peut-être, sans doute, car une chose belle est belle pour toujours, il n'y a que ceux qui l'admirent qui meurent...

Et voilà une réponse qui ne vous servira de rien, encore que je vous prie d'y voir la preuve de ma cordiale sympathie.

Camille Mauclair.

Nel prossimo fascicolo daremo l'elenco di tutti i poemi che hanno partecipato al nostro concorso e che furono giudicati degni della seconda lettura.

GALE E FANFARE

Un Figlio dei tempi, il poema moderno e caratteristico di Sem Benelli ha suscitato nella più autorevole critica italiana una discussione vastissima, ottenendo lodi non comuni per la profondità del suo contenuto e l'originalità e bellezza della sua forma. Citiamo alcuni fra i più importanti giudizii:

Domenico Oliva, il colto ed eletto critico ed artista, ha dedicato all'opera del Benelli un lungo articolo nel *Giornale d'Italia* e fra l'altro egli dice:

« La concezione è originale, anche se sorge sovra fondamenti stirneriani e nietzschiani: è originale, in mezzo alla poesia del giorno, che poco si preoccupa dei problemi dell'anima e in generale si appaga dell'immagine. Ed è originale anche la forma del poema rude, tagliente, incisiva, semplice, scarna.

« *Un Figlio dei tempi* è forse indizio d'un ritorno a quella verità, da cui ci siamo alquanto allontanati per seguire chimere, belle senza dubbio, ma chimere? »

Innocenzo Cappa, il geniale scrittore, nell'*Italia del popolo* parla diffusamente del libro concludendo col dire:

La poesia del Benelli è sobria, austera, personale, intensa. Nel fingere, un po' in sè e di sè e un po' in un tipo, figlio di fantasia, le tristezze, le speranze, le voluttà, i sogni, per cui gli Italiani giovani dell'oggi sono spesso dei libertarii in arte ed in morale e degli autoritarii e degli indifferenti in politica, il poeta ha saputo con semplici ed antiche parole raggiungere una profondità moderna.

Lucio d'Ambra, il giovane e ben noto commediografo e poeta scrive lungamente del poema nella *Gazzetta di Venezia*. E dopo avere accennato anche alla lettura che del suo poema fece il Benelli a Roma, dice:

« Tale è questo *Figlio dei tempi* che il più intellettuale pubblico di Roma ha acclamato udendolo dalla voce del poeta, che è anche buon dicitore, senza leziosaggini e senza servilismi di mode, rude e schietto come il suo ingegno e come la sua arte. Anche dal lato formale il poema del Benelli è pregevole. Egli ha adoperata la *quartina*, ch' egli preferisse di chiamar *quarta rima*, dandone le ragioni metriche. Per Benelli la *quarta rima* è una forma elementare della poesia, perchè fa parte dei primi componimenti italiani e perchè è la forma più semplice del narrare in rima. Il Benelli l'adopera con eleganza scevra di grazie eccessive. La batte a colpi di martello, più che piegarla in esili e fini forme. Talora anzi il verso del Benelli è un po' duro ed aspro, ma c'è tanto pensiero in quei versi, c' è tanta vera aspirazione, che uno di quei versi pei quali si pensa col poeta che « c'è ritmo anche nei colpi del rovaio « val più di tutto un sonetto magnificamente orchestrato. Nella sua opera il Benelli ha detto col *Figlio dei tempi* un'alta e fiera parola e una parola tutta sua ».

Riccardo Forster il poeta della *Fiorita* scrive sul *Mattino*:

» Sem Benelli non si mette sul volto la maschera dei poeti più celebri: non li imita nelle ricerche verbali, nel conio ritmico: e dei più deboli non ripete il flaccidume umanitario e i grossi luoghi comuni messi a navigare su una correntia versaiola, uscita non da rocce o da muri ma da tuguri, da opifici e da soffitte. *Un figlio dei tempi* non è neppure un saggio di quelle ondule, pallide evanescenze liriche che ora sembrano godere un po' di fugace voga.

« E poesia questa che tornerà senza dubbio gradita a quanti desiderano che un pensiero virile e moderno animi l'arte, e che questa a sua volta, non serva ma alleata e sorella dell'idea, aiuti il pensiero nuovo a conquistare le intelligenze ».

Carlo Basilici il giovine poeta romano in un lungo articolo scrive così nella *Patria*:

« Benelli infatti ha pubblicato ultimamente dalla Roux e Viareggio un « Figlio dei Tempi » poema nel quale ha cercato di liberarsi da tutte quelle reminiscenze che costituiscono il bagaglio letterario dei poeti parrucchieri, da tutte quelle sentimentalità fatue e falsi scrupoli bizzochi che vibrano nei cuori timorati e cristiani; ed è assurto ad una poesia che affascina per altezza di volo e profonbità di pensiero.

« In questo poema la guerra al vecchiame e ai feticci è dichiaiata apertamente — generosa ribellione degna di plauso!

Guelfo Civimini il noto e delicato poeta dell'*Urna* scrive così del *Figlio dei Tempi*.

« In questo rifiorire di poesia, quella di Sem Benelli giunge come una parola nuova e vigorosa; essa ci da la rappresentazione del mondo in contrasto con l'anima nuova dell'umanità. Questo hanno sentito coloro che dalla viva voce del poeta ascoltarono iersera questo *Figlio dei tempi*. E gli applausi che salutarono ogni canto, si mutarono alla fine della lettura in una calda e lunga ovazione a questo giovane autore di una elettissima opera d'arte e di pensiero. »

« Il poema del Benelli ha già ottenuto ampie e autorevoli lodi; io ho voluto segnalarlo semplicemente per la sua originalità e singolarità fra i frutti acerbi o già sfatti di tanti versificatori proletarii o semi-proletarii proclamati dalla pietosa nullaggine intellettuale di qualche critico ameno poeti sol perchè mettono in versi gli articoli delle rassegne e dei giornali socialisti. »

Luigi Fabbri il noto e profondo sociologo dedica all'opera del Benelli un lungo articolo sul *Messaggero*, e così conclude:

« *Un figlio dei tempi* ha il pregio della brevità concisa, oltre che della bellezza del verso, oltre che della potenza lirica di ciascuno dei suoi canti. Il metro medesimo scelto dall'autore, la quarta rima, contribuisce a non affaticare il lettore; e così pure la costruzione del periodo, tale che il pensiero ne scaturisce sempre limpido. E il pensiero sempre vivo dell'autore guida chi legge da una all'altra delle liriche, tutte brevi anch'esse e concise, che costituiscono i vari canti del poema, senza oscurità e senza que' contorcimenti di forma dietro cui si nasconde così volentieri l'assenva o la povertà di idee di tanti altri poeti.

MA QUI LA MORTA POESIA RISURGA

TITO SPERI

I.

Udita ch'ebber, senza batter ciglio,
la sentenza di morte, d' un' istessa
serena fronte e d'un saluto istesso,
nel cospetto di Mantova affollata,
salutaronla i tre martiri nuovi
che la forca attendea.
— Meglio morire
che viver d'odio sotto l'Austria! — disse,
leon di Brescia, Tito Speri in ceppi,
fra la pallida folla ammutolita
d'angoscia.
— Meglio alle sue forche appesi
che prostrati a' suoi piedi! — assecondava
l' imperturbabile anima patrizia
di Montanari.
— Meglio martiri oggi
che schiavi sempre! — confermò la santa
pastoral voce di Grazioli anch'essa.
E il leone di Brescia e il veronese
patrizio imperturbato e il venerando
pastor santo di Revere, pensosi

più d'altrui che di sè, cuore ed orecchio
riconversero intenti al banditore
della giustizia imperial d'Asburgo
e di Radeschi, che Lazzati e Finzi
e Cavalletto e Pastro, e venti insieme
fratelli di speranza e di martirio,
serbava, in grazia, alle catene e agli antri
del suo Spilbergo e della sua Boemia,
tombe vive d' Italia. Indi, fra un doppio
canneto di fucili e fra il silenzio
fremebondo del popolo, nel riso
di quel sol di febbraio ultimo e mite
che i lor volti blandìa, con fermo passo
tornarono essi al carcere lugubre
dei morituri, al sacrificio pronti.
Pronti al Golgota loro, con attrite
braccia, de' ferri alleviate appena,
s'abbracciarono allor quei morituri
fraternamente ; e l' infrangibil patto
che li unì per la vita in una sola
anima, d'una sola anima ancora
suggellaron col bacio della morte.
. . . .

II.

E mentre nel silenzio di tre celle
cominciava così la passione
di tre nuove agonie, tacita e lenta
si disperdea la folla per le strade
di Mantova ampie, con ancor negli occhi
la vision di cinque in tetra fila
penzolanti cadaveri al barlume
d'una brumale alba recente, e a notte
buia gittati un dopo l'altro in fretta
giù nelle fosse di Belfiore, ai piedi
de' patiboli austriaci, onde altre cinque
vite fiorenti, cinque vite a un punto,

consacraron col grido ultimo il nome
d' Italia. Ed era in tutti i volti ancora
quel domestico lutto della verde
tua giovinezza di tal colpo infranta,
o anima cortese mantovana
di Carlo Poma, lacrimato orgoglio
dell'orba madre come te animosa
e come te gentile! Ed era in tutti
quei petti ancora il cupo fremito onde
piangea Venezia di materno pianto
Canal, Zambelli, Scarsellini, altera
triade di forti; il fremito bollente
che dal funereo Mincio al nativo Oglio
rigemeva il tuo nome, o, ben accese
di doppia fiamma con te solo estinta,
cuor d' Enrico Tazzoli, sacerdote
dell' Italia e di Cristo!

Come oppressa
dalle invisibili ale della Morte
novellamente sopra a lei distese,
si sfollò la città sempre più mesta,
sempre più muta. E in breve, nel deserto
delle sue vie, più non s'udì per lunghe
ore che qualche tintinnìo chiassoso
di trascicanti sciabole croate,
o un fragore e uno scalpito di gravi
traini tedeschi, o il passo della ronda
ferreo, pesante, misurato, uguale.

. . . .

Giovanni Marradi.

TEMPÊTE SUR LA MER

On écoute rouler comme un tonnerre d'eau
Là bas, au loin, sur la mer grise,
Et les vagues, ainsi que des blocs d'eau
Monumentaux
Sur le sable se brisent.

Les yeux menus des petites lumières
Veillent partout dans les chaumières
Et regardent depuis hier soir
La mer gronder sous l'envoûtement noir.

Derrière un mur de brume,
Ils sont partis, les pêcheurs roux
Ils s'acharnent, mais dieu sait où
Parmi des monts de tempête et d'écume.

Avec leur âme, avec leurs corps,
Avec leurs yeux brûlés de sel,
Avec leurs doigts mordus de gel,
Ils travaillent contre la mort.

Ils s'appellent et ne s'entendent pas.
L'ouest, le nord, toute la mer fait rage;
Le màt
Crie et tremble de haut en bas
Comme une bête, en un naufrage.

Le bâteau meurt et se disjoint
Et se creuse une fosse en la vague profonde;
Et les phares lointains apparaissent plus loin
Que s' ils règnaient au bout du monde.

Et néanmoins, les petites lumières
Veillent toujours dans les chaumières
Et parsèment les enclos noirs
Comme des miettes du pain d'espoir,

Et les femmes, sous leurs manteaux funèbres,
Le poing crispé contre la bouche,
Sont là toujours muettes et farouches
A regarder la mer, dans les ténèbres.

Et jusqu' au soir, toujours,
Les forces mornes
Luttent et s'acharnent sous le firmament clos,
Et jusqu'au soir, toujours,
Les grands vents cornent
On ne sait quel appel, vers les anciens chaos.

Emile Verhaeren.

LE SIGNE DOUBLE

Les volutes de vos cheveux — celles aussi des eaux — ondent vers notre âme tentée.
L'eau comme la force mène ou efface.
Les crêtes de vos mains — celles aussi des écueils — luisent à notre cœur téméraire.
L'écueil, comme la lutte, se surmonte ou écrase.
Les lanières de vos regards — celles aussi de la bise — cinglent notre prudence démantelée.
La bise comme l'amour, vivifie ou disperse.
Les influences de votre voix — celles aussi du vertige — meuveut notre passion du Centre.
Le Vertige, comme la pensée, attire dans la Fin.
Et Vous,
L'Elle — même Beauté,
Pareille à l'Aphrodité d'Hellas,
Vous êtes le Signe Double.
Avec cette face qu'on nomme Ourania
Miroir des mondes Intelligibles
Et cette autre Face
Par quoi la Déesse
Troubla la Mer.
Ah ! serons nous jamais ces dieux
Dont les bras d'Empyrée
Embrassèrent votre Double Forme,
Univers de l'Univers ?
Ou
Nous faudra-t-il aussi
Périr devant le Péril de votre Beauté
Exhalant notre vie-désir,
Les bras ouverts
Comme des ailes d'oiseaux tués ?

Paul Adam.

IL PADRE MIO DELLA MONTAGNA

a Giuseppe Giacosa

Poi che fui giunto in cima alla giogaia
dove la roccia domina men vaia
che lungo il dorso, sì come l'uliva
o l'uva che pur tanto m'aggradiva
il piluccare, via cammin facendo;
montata ch'ebbi la giogaia, intendo
forte una voce uscir dalle ginestre
in mezzo del rialto; era silvestre
come il suon d'uno zufolo, benigna
come quella di un capro in una vigna
ebbro di mosto; e disse: *Ogni fiducia*
l'ho riposta nel fuoco che non brucia,
nel fuoco che mi sta dentro serrato,
che mi riscalda e non sono scottato.... —
— *Si veggon tre città da questo monte:*
ci son tre rughe sopra la mia fronte. —
Tale uscia di tra il verde la gran voce,
che parve in una montanina foce
stridulo vento o suono di zampogna;
ma per me dubitante una rampogna,
che mi pienò di tremula paura....

Ed ecco uscir dal verde la figura
grave d'un vecchio dai grandi occhi spenti....
spenti, ma, come se vedesse, intenti,
fissi su me, fissi sul mio respiro
timoroso; e le vaste mani in giro
bramose di pigliarmi: — *Il Mago*, urlai,
il Mago, il Mago, — e mi precipitai
dalla roccia com'un cervo scoperto,
ancor fanciullo e nei salti inesperto....

E caddi nè sentii più zufolare,
e non vidi più il cielo sfavillare....
E poi come finisse un triste incanto,
tutto mi prese un gran desio di pianto,
chè da due braccia ben sentii cullarmi
e da una folta barba riscaldarmi....

Aperti gli occhi, vidi il cielo e il piano
baciarsi in un sospir di nebbia.... invano
contemplati dai vuoti occhi del vecchio
afflitto come un appannato specchio.

E quel vecchio a me fu come il castagno
al suo pollone: alimento e compagno;
ed ebbi il pane della sua scienza,
nato dalla più semplice semenza,
pane sincero, che non ha bisogno
di condimento, e sì ben giova al sogno
come al reale, poichè tutto intorno
'laere ammoniva limpido o piovorno.

Tutto sentiva e non vedeva il cieco
padre come rinchiuso in uno speco
risonante; sentiva la bufera
galoppare pe' cieli umida e nera,
e nelle sue carni riarse serpere
il baleno, le prime luci splendere
e l'ultime sparire; era indovino
di tutte cose ed era cristallino
il suo predire come acqua di fonte;
e prima comparian sulla sua fronte
e poi nel cielo il sole e la bufera;
sì ch'io mi stavo presso alla severa
persona non sapendo che la vita
mia, come pietra chiusa e custodita
l cavo di una fionda incerta e forte,
genià dondolava in mano della sorte.

Lungi era il piano e i campi riquadrati
dalle viti e dai fossi, e ben guardati
da' casolari: tutto come un mare.....
E proprio ci parea di navigare
con le nostre montagne sulla fonda
pace del piano, sollevando l'onda
argentea schiumosa degli ulivi
risaliente perinfino ai clivi.

Navigare così senza temenza
navigare con grande sapienza
sopra la terra, ma persi nel cielo;
ed aver per antenna un verde stelo

debole sì, ma forte di speranza,
e un pilota che sa darti fidanza
se il cielo rugge e il mare si travaglia,
e a cui nessuno darà mai battaglia,
perchè nessuno mai lo vide afflitto
per la vittoria d'essere sconfitto.

I corvi scavalcavan l'Appennino
da mare a mar nel cielo vespertino,
dalle Maremme a' lidi di Romagna,
scrutando giù la florida campagna
rissando in lor fastidiose frotte.
E tempo venne in cui, vicino a notte,
sopra di noi rotando, il cupo stuolo
vide, disteso a braccia aperte al suolo,
come una cosa, il vecchio padre morto.

Scesero protendo quel ritorto
becco rapace. Il vecchio sorrideva
nell'ultimo barlume; ancora aveva
sul volto manifesta la vittoria.
Ed a quel forte spirito ogni scoria
di vita udii lacerar nella notte;
e scricchiolar tutte le membra rotte.....

E non tremai, ma navigavo ancora
con sapienza verso l'aurora,
sì come il padre aveva comandato
nell'armonico ritmo del creato....

E poi che vidi, nel cielo lontano,
l'alba, discesi lentamente al piano.

Sem Benelli.

GROTTESCO D'INVERNO.

Tutti i lampioni s'accendono, e sui marciapiedi bagnati
trema il riverbero già dei mille becchi di gaz.

Sfolgoran di lampadari caffè drogherie parrucchieri:
occhi di fosforo che vegliano sulla città.

Treman le vie cittadine d'un grave fragor di carrozze
e di cavalli che sul lastrico scalpitano.

Là frettolose attraversan le zone degli aurei riflessi
anime, nè io seguir nella penombra le so:

tale il pulviscolo, poi che s'accese e brillò turbinando
in una fascia di sol, cade ne l'oscurità:

tali gli argentei mondi che danzano a un raggio di sole
e si dileguan via nel gorgo de l'eternità.

Aurelio Ugolini.

VENTO

All'amico Sem Benelli.

Levato, il vento inebriò la selva.
Ebro era anch'esso del suo lungo volo
e battea l'ali cupido di spazio:
piega il fogliame e sbianca al suo passare.
E le starne s'adunano in sospetto
di quello stormire alto ampio all'intorno
e dimenare di virenti braccia.
Ma il cacciatore, là, sotto il frascato
dell'osteria, fumando in pace, beve
il vino nuovo e guarda il cielo terso.
A' suoi piedi accucciato, il cane sogna
lepri fuggenti e guàiola nel sonno.

1903.

TRAMONTO

La fitta nuvolaglia
che ingombra l'occidente
sanguinosamente
il sole imbavaglia.

Per l'erma boscaglia
non uno sgriglio si sente:
di tra stecchi e rami, ardente
il lago da lungi abbarbaglia.

Sterpi e grovigli di vepri
lungo il sentiero che svolta
nè ritenne orma veruna.

Vi andranno guardinghe le lepri
quando tu l'ombra folta
mieterai, falce di luna.

1903.

Gustavo Botta.

NIGHT.

Night, inscrutable and wise
Treads the lonely lake;
Peace within her brooding eyes
For the worn world's sake.

One sweet star runs singing down
God's abyss of blue;
Heav'n's high gateways of renown
Break on mortal view.

Night, inscrutable and wise,
Touches each tired lid,
And Earth's children close their eyes-
Burning splendours hid!

Ullswater, 1904.

Fred. G. Bowles.

APRIL MONTMARTRE.

The days of song being done, o silent brother,
Likewise the bitter mockery and derision
Wiped out, of the new springtime 's sweet decision
That wintry doubts be gone, of this another
Exquiste April here, fair as the other
And bygone springs, no voice tells thee, no vision:
None knows of such beyond the dark division,
Lost in the bosom of the eternal mother.
And though ' tis good to know thus sweet and fresh
All freshness and delight that ever was,
And April with us, and star-flowers in the grass,
Better thine infinite peace with those that are
Far from this reborn world, o brother, far
From carnal things and day of the sad flesh.

Richard Capell.

RITORNO

Dopo dieci anni, ritorno
ne la mia cittá natale.
Deh, come ne 'l nuovo soggiorno,
nulla parmi a 'l vecchio eguale!

Mutate le case, le strade,
le insegne, — ma più le persone:
odor di sfiorite corone
l'aria ed il mare pervade.

Odore di vecchie cose
àlita da le porte:
pianto di cose corrose,
sorriso di cose morte.

I bimbi d'*allora*, gli eguali,
non li riconosco più:
quali sono vecchi, e quali
son dileguati laggiù....

laggiù, ne la correntia
de 'l Tempo, che tutto muta;
o laggiù, su la grigia via
de i Morti, oltre il tempo sperduta!

Antonio Cippico.

L'AMAZONE

De quel voyage étrange es-tu donc revenue,
Sur un fleuve sans bords où des astres d'or vert
Illuminaient les flots? En quel palais désert
Les lys et les miroirs t'auront-ils reconnue?

Des paysages morts en tes grands yeux cernés
Revivent, éclairés de lueurs magnétiques....
Ton sang qui se souvient des soirs d'orgie antique
Se meurt d'un spasme lent qui s'efface et renait

Tour à tour, fortement et d'une ivresse telle
Que l'heure du baiser voudrait être éternelle...
Et, sur la peau de tigre où fleurit ton beau corps

Odorant et plus pâle et trois fois taché d'or,
Tu sembles, seins aigus, belles cuisses agiles,
L'Amazone qui dort sous la tente d'Achille!

Ernest Gaubert.

Chanson des sabots jolis

Je fais des sabots jolis.
Des sabots pour les fillettes
Et pour les gâs du pays,
Pour les vieux, mes vieux amis.
Pour le travail, pour les fêtes
Qui veut des sabots jolis?

Venez tous, venez tous chez le vieux sabotier
Qui vit petitement de son petit metier
Et que le Bon Dieu vous protege!
Achetez pour les vieux! Quand viendront les jours froids
Ils n'auront pas peur de la neige
Et leurs pieds auront chaud dans nos sabots de bois.
Je fais des sabots jolis,
Des sabots pour les fillettes
Et pour es gâs du pays,
Pour les vieux, mes vieux amis,
Pour le travail, pour les fêtes:
Qui veut des sabots jolis?

Venez les gâs! Venez: j'ai des sabots vernis
Et ce sera bientot la fête du pays;
J'ai des sabots en bois sonore
Et le jour de la fête et toute la saison
Vour pourrez bien frapper encore
Longtemps et cranement la terre du talon.
Je fais des sabots jolis,
Des sabots pour les fillettes
Et pour les gâs du pays,
Pour les vieux, nos vieux amis,
Pour le travail, pour les fêtes:
Qui veut des sabots jolis?

Et toi, petite, viens, prends mes sabots aussi;
J'ai mis les plus coquets de coté: les voici;
Ils te rendront plus joliette
Et si quelque galant veut te prendre en ses bras
Mes sabots, follette Jeannette,
Ne te feront tomber que lorsque tu voudras.
Je fais des sabots jolis,
Des sabots pour les fillettes,
Et pour les gâs du pays,
Pour les vieux, mes vieux amis,
Pour le travail pour la fête:
Qui veut des sabots jolis?

Jules Lafforgue.

LA MORT DES FORTERESSES

petit drame de lumières
pour Henri de Regnier

I.

LES CARÈNES COQUETTES

Or c'est depuis la vieillesse des âges,
que les rugueuses Forteresses du port
sont assises sur les quais noirs,
parmi des cargaisons pyramidales
de fruits juteux et de metaux et de bois odorants.
Elles ont leur échine colossale encastrée
dans les remparts et les pieds dans la mer,
coulant leur ombre et leurs vies monotones
parmi les huiles somptueuses de la houle
et ses longs soliloques de ventriloque.
Elles paressent en la douce intimité
de leurs enfants, les tout jeunes navires
mi-vêtus de leurs voiles en loques
ainsi que des gavroches, jouant en liesse
avec la balle incandescente du soleil.

Et le parfum vermeil et fertile des Iles
berce leur sommeil d'aïeules vénérables...

Mais parfois au sourire désenchanté des soirs d'Automne,
les grands sacs pleins d'écorces d'oranges desséchées
leur lancent des bouffées de senteurs violettes
dont s'exaspérent leurs grands dos pétrifiés.

Car les vieilles Forteresses du port
furent jadis de vivantes carènes
dont la quille éraflait élegamment
les reins souples des vagues, au hasard des voyages....
Elles s'en allaient nonchalamment,
en s'inclinant à droite, à gauche, au gré des brises,
roulant leur poupe comme des hanches,
gonflant leurs voiles blanches,
comme des seins jaillis hors du corsage.
Elles voguaient soulevant au passage
leur jupe ébouriffée d'écume en éventail,
cambrant le gouvernail ainsi qu'une cheville
en un sillage froufroutant de dentelles.

Les carènes filaient sournoisement
sous la lanterne rouge des couchants maraudeurs,
serrant sur leur poitrine leurs voiles palpitantes,
éteignant sur la proue leurs grands fanaux versicolores,

comme on cache des bijoux fascinateurs,
dans les pans rabattus d'un ample manteau noir.
Au large de la mer, les carènes vêcurent,
heureuses, de la pulpe mûre
et parfumante de l'aurore....

Dans la pâmoison des nuits printanières,
elles se lamentèrent, en panne au large,
avec un frais roulis de berceau qui s'endort,
déséspérées d'attendre la brise favorable
en le ricanement strident des lunes jaunes,
guettant le cuivre d'une étoile filante
qui tinte au creux des mers comme une aumône,
dans la sébile d'un misérable.

Dans les chantiers fuligineux qui ronflent
et bourdonnent comme des cloches sous la pluie,
tous les ans,
à la Saint-Jean,
des calfats empouacrés de suie
radoubaient le bas-ventre moussu des carènes
à grands coups de marteaux pour refondre
leur native beauté.
Et les pilons hissés dans les grasses buées
retombaient avec un fracas de mine,
en fracassant les enclumes qui fument
dans la sanguinolence échevelée des torches.

Et la beauté défaillante des belles,
refleurissait toute rajeunie au soleil.

Ils écrasaient l'étoupe goudronnée
aux craquelures fines de la peau,
en guise de fards et d'onguents miraculeux,
aplatissant la tête noire des grands clous protecteurs
que l'on dit tout-puissants sur l'orgueil des Orages
...On eut dit, ça et là, des mouches de coquette.

Mais un jour les marteaux retombèrent inutiles
pour radouber les vertèbres d'acier
et la coque mollasse des carènes....
Les clous, les maquillages et les mouches de fer
ne tenaient plus sur la peau.
Les cloisons n'étanchaient plus les fuites d'eau.
Les calfats ricanaient tendant leur mufle rogue
et boucané de dogue: Oh! les belles carènes
ont fini de jouir dans les bras des Orages
du moment qu'elles font
pipi au lit de leurs amants,
les belles de jadis!...

Ce fut le soir de leur défaite....

F. T. Marinetti.

(La seconda parte di questo poema, intitolata « *La Victoire de l'Aurore* » sarà pubblicata nel prossimo fascicolo).

LA FESTA DA BALLO

Poc' oltre mezzanotte in carnevale,
mentre più ferve delle danze l'ora
scheletro muto salirò le scale
del tuo palazzo per vederti ancora.
Nelle notturne, fiammeggianti sale
rosea passerai come l'aurora,
ma dai cavi miei occhi un freddo strale
ti colpirà nel cuor, bella signora.
E ti dirò, non visto cavaliero,
fra tanta luce, d'aurei riflessi:
v' è ballo questa notte al cimitero,
danzano i morti in mezzo dei cipressi.
I fidi amanti van sotto le arcate,
per l'ombra avvolti in candidi lenzuoli
e tornano a sognar la grande estate,
odor di rose e canti d' usignuoli.
Vieni. La luna solitaria imbianca
di freddo argento il nostro camposanto;
non ti ricordi? Non ti senti stanca
d'esser sola tu che mi amavi tanto?
Non ti ricordi i baci, i giuramenti,
e quello sguardo, che mi ardeva il cuore,
quando toccando colle dita aulenti
le mie ferite sospiravi: amore,
amore mio, che fu? Perchè ferito
ti sei tu a morte, amore mio crudele?
Portami teco o solo mio marito,
o solo amante del mio cor fedele!
Portami teco: il cor non s' impaura,
se a te la morte nell'amor sorrise;
eternamente dormirò sicura
sopra il tuo cuore, che per me s'uccise.
Ma lungamente nella tomba attesi
la tua promessa, o nobile signora;
oh! quante volte ai nuovi morti chiesi
s'eri venuta, s'eri bella ancora.
Bella, infedele ad altri cor suggevi,
un'altro sangue dalle ree ferite:
o mio vampiro dagli artigli brevi,
o bianca donna dalla faccia mite,
vieni a danzar nel mesto cimitero,
poichè danzando non fan chiasso i morti,
non ebbe mai più fido cavaliero
superba dama di regali corti.
Ballano dentro quel pallor d'argento
gli spettri avvolti in candidi lenzuoli:
vieni, la danza in lungo avvolgimento
ci rapirà con amorosi voli,
finchè del gallo al terzo canto, quando
l'avara luce noi spiriti caccia,
nel mio sepolcro dormirai posando,
o dolce amor, fra le mie scarne braccia.
Nè temere per cosa che ti desti
sciorti più mai dal freddo abbracciamento:
le promesse d'amor che mi facesti
lassù nel mondo, non le sperde il vento.
Se la stanza nuzial non à lucerna,
ne s'apre al sole, che nel ciel rimonta,
non ti lagnare qui nell'ombra eterna,
son fidi i morti ed è l'amor senz'onta.
Son fidi i morti. Ancor Francesca al vento
della bufera, che giammai non resta,
fra pianti fiochi e voci di lamento
levando al cielo, la superba testa,
guarda i beati nell'eterna brama
lungi da Dio girar pel paradiso,
e stretta al collo dell'amante esclama:
« questi che mai da me non fia diviso ».

Gasola valsenio.

Alfredo Oriani.

Madrigali alla Povertà

I.

Poi che sfuggisti gli aurei raggiri
della Speranza aretinesca Alvigia,
il tuo corpo ondeggiante quale fiamma,
fanciulla Povertà, co' miei sospiri
invoco, pur se sulla riva stigia
la vanità del passeggero dramma
oggi dilegui o sien lenti i martiri:
come chi dolorosamente cede
vàntati mia, fedele tra le prede!

II.

Ma tu mi guiderai, sono un alunno
docile, nelle terme e su per gli orti
allor che alla distesa urbe il dio ride
purpureo suntuoso autunno.
Sempre un passato che ci esalti agogno
e gl'immortali miei poeti morti!
In urna greca imagina il mio sogno
le ceneri di quei che ci conquide,
rendendoci in pensier di gloria assorti.

III.

Qui giacque, in terra nostra; adorò Dante.
Tu sorella gli fosti nel terreno
viaggio, Povertà, con cuor costante,
pur se Bellezza volle, unica amante,
offrirgli per guanciale ultimo il seno.
Tutto l'amor ch'io non saprò mai dirti
t'accenda, come invade me l'aroma
de' tuoi pini ariosi e de' tuoi mirti,
o viva sol nelle tue tombe, Roma!

Vitaliano Ponti.

Offerti ai mani del poeta d'Hyperion.

Deux sonnets pour la Mousmé

I.

CRÉPUSCULE

Dans la pénombre où meurt l'or des laques antiques,
Où l'air est par l'encens lourdement parfumé,
Voici qu'à pas menus s'avance la mousmé,
Silencieuse avec des gestes hiératiques;

Fleurant le jasmin blanc, les fards, les cosmétiques
Voici la face froide aux tons de lys pamé,
La bouche, tel un fruit de soi-même affamé,
Les cheveux qu'ont lissés de savantes pratiques.

Prisonniéres des cils, les prunelles d'émail
Guettent leur rêve errant loin de l'étroite chambre.
Par de là le papier laiteux du bas vitrail...

Et ce n'est plus, sculpté dans l'ivoire et dans l'ambre,
Qu'un frêle bibelot dont la ligne se cambre
Sous le kimono large ouvert en éventail.

II.

PETITE RÉCEPTION DU SOIR

La lanterne a voilé de rayons endormis
Les paravents laqués et les coussins orange
Que la servante avec des mouvements lents range
Méticuleusement sur les fins tatamis.

Voici les invités. Par groupements amis,
Ployés pour des saluts dont sans fin croit l'échange,
Les paumes aux genoux, ils disent la louange
Ou le souhait qui rend propices les Kamis.

A leur tour les geischas discrètes sont venues,
Et sous leurs doigts experts aux caresses menues
Résonne le Koto fait en bois de kiri.

Touzoumi, shamicen dont geint la chanterelle
Rythment les chants aigus que scande un brusque cri...
Et l'on dirait de quelque volière en querelle.

Kioto, Septembre 1900.

K. Rosenval.

FOCHI MONTANI

LA MUSA DI FRANCESCO PASTONCHI

Assenza assoluta d'idee e d'immagini: ecco il contrassegno della poesia di Francesco Pastonchi.

E il contrassegno della sua critica: odio implacabile verso il pensiero, verso l'esaltazione poetica. Le sue cronache di poesia sul *Corriere della sera* sono le vere orgie della mediocrità poetica italiana. Il Pastonchi esalta, ad esempio, le molto belanti pecorelle raccolte nell'ovile del suo editore Streglio e Compagni e massacra come può il D'Annunzio, il De Bosis, il Tumiati, il Damiani e non parla nemmeno dei *Poemi Conviviali*.

Qualcuno potrebbe credere che questo fosse un gioco d'interesse. Io no; e penso che sia pochezza d'ingegno, la quale, elevata a tanto ufficio, non sarà mai più pericolosa che divertente.

La prima volta che il famoso *Stupidini* si recò alle urne dette il suo voto a se stesso; ma non fu eletto. *Stupidini* allora non votò più per nessuno; ma fischiò regolarmente ogni candidato.

Ma lasciando *Stupidini* ai *per finire*, dirò che Francesco Pastonchi è un poeta men che mediocre, per quanto sia critico giocoso e lettor grave.

Sul limite dell'ombra, la sua quarta o quinta raccolta di versi, l'ho letta e riletta con pazienza.

I volumi pastonchiani sono come certi *album* illustrati ad uso dei ragazzi, cioè adattati alla loro immatura intelligenza: qui c'è il mare, e s'insegna il modo di sillabare la parola mare; qua un monte; qua c'è un pesco in fiore; più oltre una zebra. Tutto ciò che capita sotto gli occhi di questo poeta è una vera fortuna per lui, che non *vive una vita interiore;* ma nel suo vagabondaggio poetico fa una fermata ad ogni cosa comune, come se non... avesse mai visto quattro uova in un paniere.

Egli non pensa dunque, e ciò che lo colpisce dall'esterno è quanto c'è di più vuoto, di più comune, perchè volgarissimo è il modo col quale egli guarda.

Per il Pastonchi la poesia non è nè un mezzo nè un fine: è una scusa: una scusa allo sciopero continuo del suo cervello.

Egli parla sempre però di questa *poesia* nei suoi articoli: — Oh, che bella invenzione questa poesia! Ella mi permette di vivere senza pensare, senza soffrire, senza cure; mi basta di comporre, in suo onore, una strimpellatina, ogni tanto. Che gioia essere agl'intimi servizi di una vecchia: si mangia molto e c'è poco da fare. Anzi coloro che si travagliano per *poesie* differenti, io li compiango, li detesto: non sono poeti. Ma che immagini; ma che pensiero; poesia, poesia, poesia! —

E così quel suo ozio artistico da pensionato si unisce in lui ad una irrequietezza critica da scavezzacollo. Ecco perchè un giorno o l'altro, dalla sua cattedra, sul *Corriere della sera*, egli ci dirà: Signori, io sono il più grande poeta del mondo!

Intanto ha incominciato a chiamare il suo libro novello: *Sul limite dell'ombra*. Egli ci avverte dunque che è per entrare nella luce della sua gloria. E questo libro è ispirato dalla umoristica malinconia di chi è per intraprendere un viaggio lunghissimo e non s'è mai mosso da casa: — Dio mio questo viaggio, questo partire verso chi sa dove! Questo abbandonar tante cose care. Che dolore

> prima di uscir nel sole
> a qualche aspra battaglia.

E il poeta sta sulla soglia e canta con accompagnamento di chitarra:

> O mio dolce passato
> calmo solingo chiaro,
> fonte d'ogni mio canto,
> vorrei darti un commiato
> che non sembrasse amaro,
> anzi vivace alquanto.

È una bella pretensione! Voler dare un commiato con tanti aggettivi, che non sembri *amaro, anzi vivace alquanto*. E poichè nemmeno il nostro poeta ci riesce, si mette a sedere sulla soglia e incomincia al solito a poetare.

E noi ce lo lasceremmo star volentieri se non ci premesse per il suo bene il fargli capire che è meglio per lui non partire. E' vero che, se continuerà con la sua tiritera, perderà il treno che conduce alla gloria; ma, siccome è capace all'improvviso di scriverci un libro dal regno della gloria stessa, per darci ad intendere di esservi già, così gli diciamo: — Rientra, rientra nell'ombra a chiudere in un armadio la tua chitarra, a curar la tua gola, a schiacciare con l'unghia del pollice rovesciato tutti i luoghi comuni della tua poesia, a pensare, a pensare; e, se, a furia di lambiccarti il cervello, non ti riuscirà di trovare un'idea, a sentire, a sentire: e, se, a furia di provarti, non saprai nemmeno sentire, a studiar la poesia degli altri, non per fare il critico, veh, ma per convincerti che non sei un poeta. —

Sì; perchè egli non ci persuaderà che sia poesia questa roba, ad esempio:

> Se quando appena uscian l'Itale terre
> con la prima canzon del secol tardo,
> a un tratto generò pensier di guerre...

Con quel che segue. Ed io cito, quasi ad apertura di libro. E così questa:

> La schiettezza del cielo mattutino
> m'ha tratto a ricercar verdi sentieri.
> Passata porta Angelica, in pensieri
> d'amor cammino.

E questa quartina, che è un vero insulto al dantesco « era già l'ora che volge al desio »:

> È l'ora che il vinto si adagia,
> si affonda in un torpido stagno
> e invoca la Morte randagia
> che venga a troncare il suo lagno.

Poesia da colascione!
E vuol'esser poesia pura!

Nè ci dirà, egli che tiene alla poesia per la poesia, che queste siano eleganze di forma:

> Così mi trovo a respirar la molle
> notte, che di suoi fieni aulisce il maggio...

> . . . . pioggie che son manna
> al solco ma se troppo copiose
> posson marcire il grano....

> l'anima, per quanto ombra sia rimasta
> in lei, subitamente si fa monda....

E di queste delizie di forma ce ne sono a ogni pagina. Sì, perchè il Pastonchi è noto per l'eleganza dello scrivere.

Nè ci farà trovar belle od esatte queste figure:

> le rose ghirlandan la bocca
> del pozzo, si fanno guaina
> del ferro....

> lavoran sì gioconde,
> sparse *nei prati* a schiere,
> che sembran mattiniere
> rondini *sulle gronde*....

> Le squille dell'Ave Maria
> ondeggiano in grembo alla sera....

Nè accresco il numero delle citazioni, per brevità. Nè farei citazioni di tal genere, se il libro contenesse un poeta vero. Ma il guaio è che questo libro è un luogo comune da cima a fondo.

Il Pastonchi possiede alcune virtù del verseggiare comuni a moltissimi in Italia, oggi. Ma non altro possiede. Ma quel che è peggio, nemmeno agogna qualcosa di più: una vanità grande e dannosa gl'impedisce di progredire, di uscire dai suoi stretti limiti. In questo solamente egli è differente da molti poeti italiani che tentano e stentano. Egli tutto risolve con le parole poesia, cantare, poesia, cantare. Egli dice a se stesso:

> Tu canta; non resta che questa
> agl'uomini divina grazia,
> la sola che mai non li sazia,
> la sola che non si calpesta.

Ed infine:

> Nel grembo del buio universo
> a farne vibrare il mistero,
> più giovano, d'ogni pensiero
> profondo, gli squilli d'un verso!

Non lo credo; però dico che per comporre un verso che faccia *vibrare il mistero dell'universo* ci vuol altro....

C'è il caso che questo verso non debba solamente *squillare* come una cornetta — ma dire od accennare a qualcosa.... E questo qualcosa da dire l'ha il Pastonchi? Non mi pare. Egli canta solamente, egli squilla solamente! Squilli pure; ma la sua poesia, agli uomini che hanno un po' di cervello, fa l'effetto di una fanfara che si eserciti, nel bel mezzo di un tranquillo paesetto, in un pomeriggio d'agosto: secca la gente ed ogni tanto stona....

SEM BENELLI.

***

Un italiano, poeta in voga, ci manda, accompagnate da una sua lettera austera, quattro poesie che ci gabella per *meditate* e *moderne* Una s'intitola *Plenilunio* ed è scolorita e zoppa; un'altra s'intitola il *Mandorlo*, con versi armoniosi, ma fatti a orecchio e senza sugo: la terza si chiama *Affresco bacchico* e incomincia con due magnifiche ottave:

> *Vien sopra un carro d'ellera e di pampino*
> *coperto Bacco, il qual due tigri guidano,*
> *e con lui par che l'alta rena stampino*
> *satiri e Bacche: e con voci alte gridano.*
> *Quel si vede ondeggiar: que par ch'inciampino;*
> *quel con un cembal bee: quei par che ridano*
> *Quel fa d'un corno, e qual delle man ciotola;*
> *qual' ha preso una Ninfa, e qual si rotola.*

> *Sopra l'asin Silen, di ber sempre avido.*
> *con vene grosse, nere, e di mosto umide*
> *marcido sembra, sonnacchioso, e gravido;*
> *le luci ha di vin rosse, enfiate, e fumide:*
> *l'ardite Ninfe l'asinel suo pavido*
> *pungon col tirso: ed ei con le man umide*
> *a' crin s'appiglia; e mentre si l'attizzano,*
> *casca nel collo, a i Satiri lo rizzano,*

Belle, bellissime ottave, che però ci son parse troppo belle, per essere opera del nostro orecchiantissimo e rotondissimo poeta in voga. Troppo belle; la memoria ci ha salvati dall'imbroglio dei poeta ladro. Le succitate ottave appartengono a un certo Ambrogini detto il *Poliziano*. Le ottave che seguono sono un' imitazione delle *stanze* e appartengono al malcapitato poeta in voga e son brutte.

Finalmente la quarta posta inviataci, intitolata *Ventaglio*, è una variazione su un tema che c'è accaduto di riconoscere. Il *Ventaglio* infatti è una pessima traduzione di una pagina di Albert Samain nemmeno tra le più felici.

E se volete la prova, eccovi i primi quattro versi del tondeggiante poeta nostro:

Veh, come i nostri sensi, bimbi ignudi
scherzan tra l'onde de' pagani mari
innocenti, raggianti, ebri, le mani
piene di frutti colti in bei giardini...

Ed ecco i versi del Samain:

Nos sens, nos sens divins sont de beaux enfants nus
Iouant aux vagues d'or des vielles mers paiennes,
innocents, radieux, ivres, les deux mains pleines
des fruits juteux cuvillis aux Jardins ingénus.

Non vogliamo nominare il miserrimo, celebre poeta, che, se non altro, ha il merito della... fedeltà. Ci basta conoscerlo noi. E' uno di più! E non c'è da credere che abbia tentato invano di burlarci, perchè è troppo celebre poeta per simili burle da principianti.

Certi poeti nostri grandi e piccoli hanno imparato un metodo assai positivo del poetare; e i critici italiani o indifferenti o ignoranti tengono loro il sacco

❧

È comparsa alla luce in bella veste la *Gaia Scienza* del Nietzsche tradotta in prosa e in rima, come l'originale, da Antonio Cippico, giovine e colto poeta, amico nostro.

La prosa italiana serba il sapore agro dolce della tedesca, ed è chiara, scorrevole, pura.

La poesia è snella e rende non ostante la difficoltà delle metriche leggi il pensiero nietzschiano a meraviglia.

Esempio:

Assaggiate i miei cibi, o mangiatori!
poichè domani saranno migliori,
e dopodomani eccellenti!
Chè, se di più ne chiedete — ben sette
vivande mie vecchie, a offrirvi altre sette
novelle, mi daran gl' incitamenti.

Lode adunque a questa *rara avis* tra le traduzioni italiane!

Nel prossimo fascicolo daremo l'elenco di tutti i poemi che hanno partecipato al nostro concorso e che furono giudicati degni della seconda lettura.

POESIA pubblica solamente versi inediti. - Nella disposizione delle poesie segue al possibile l'ordine alfabetico dei nomi.

"POESIA" HA PUBBLICATO:

nel I° Fascicolo: GABRIELE D'ANNUNZIO. *La nave.* — PAUL ADAM. - *Amen!* — SEM BENELLI. - *L'Aquila.* — ARTURO COLAUTTI. - *La Conquista.* (I[a] Parte) — GUSTAVE KAHN. - *Le Refuge des amoureux* — EDOUARD SCHURÉ. - *La melodie incarnèe.* — F. T. MARINETTI. - *L'Aube Japonaise.* — CAMILLE MAUCLAIR. - *Paye sage d'Ouest.* — CATULLE MENDES. - *Sonnets d'Italie.* — ETTORE MOSCHINO. - *It canto della pace notturna.* — COMTESSE DE NOAILLES. - *Poesie.* — VITALIANO PONTI. - *Il distruttore.* — HENRI DE REGNIER. - *Palazzo.* — RACHILDE. - *La main de Fredegonde* — FRED. BOWLES. - *The tent by the lake.* — TÉRÉSAH. - *Armonia.* — CECCARDO ROCCATAGLIATA-CECCARDI. - *Il Viandante.* — ALMA TADEMA. — *Frost.*

nel II° Fascicolo: MISTRAL. - *Lou Renegat.* — VITTORIA AGANOOR. - *Il consolatore.* — SEM BENELLI. - *Apologia.* — RANDEL. - *A face in a crowd.* — ARTURO COLAUTTI. - *La Conquista.* (II[a] parte). — COSIMO GIORGIER CONTRI. - *La Carmelitana.* — PAUL FORT. - *Le matin pastoral.* — FRED. BOWLES. - *Noon.* — GUSTAVE KAHN. - *Le prince Ètè.* — CLOVIS HUGUES. *Jeanne presonnière.* — F. T. MARINETTI. - *La folie des maisonnettes.* — ANGELO ORVIETO. - *Antologia di Poeti.* — STUART MERRILL. - *Romance.* — VITALIANO PONTI. *Eris et Eros.* — HÉLÈNE VACARESCO. - *Ni ce soir.*

nel III° Fascicolo: GIOVANNI PASCOLI. - *I gemelli.* — SAINT GEORGES DE BOUHELIER. - *Èlègie d'Autonne.* — FRANCESCO CHIESA. - *Aracne.* — ARTURO COLAUTTI. - *La Conquista.* (III[a] parte). — FRANCIS JAMMES. - *Poesie.* — FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN. - *Sarcophage.* — ETTORE MOSCHINO. - *Crepuscoli Antichi.* — LUCIENNE KAHN. - *Melancolie. Chanson.* — G. P. LUCINI. - *La solita canzone.* — F. T. MARINETTI. - *Les Courtisanes.* — CATULLE MENDES. - *Les sept Lacs.* — MARIA STAR. - *Taormina.*

"POESIA" PUBBLICHERÀ NEI PROSSIMI FASCICOLI:

ADOLFO DE BOSIS. - *Esametri.* — GUSTAVE KAHN. - *Lettre à Elle.* — MARIA STAR. - *La Citè de l'imperatrice.* — FRED. BOWLES. - *Lake Lyrics.* — ALBERT MOCKEL. - *Deux Chansons.* — ADA NEGRI. - *Rose Rosse.* — PAUL FORT. - *Les voiles de mon navire. Le Bohémien.* — SAINT-POL ROUX. - *Le Vitrail.* — ALFRED JARRY. - *Lyrisme militariste.* — RENÉE VIVIEN. - *Elle passe. Viviane.* — AUTEUR INCONNU. - *Deux chansons Albanaises.* — FÉLICIEN FAGUS. - *La défaite du Sphinx.* - *Pantoum.* — DOMENICO OLIVA. - *Ode a Nietzsche.* — CHARLES VILDRAC. *Les bras.* — ESHMER VALDOR. *Vers ivres-fous.* — RENÉ ARCOS. - *La Fileuse.* — ALBERT SAINT-PAUL. - *Chansons gitane de l'Epousèe.* — VALENTIN MANDELSTAMM. - *La petite fille.* — JEAN ROYERE. - *Ecoute.* — ENRICO FONDI. - *Ballate floreali.* — HÉLÈNE VACARESCO. - *Que fais tu?* — JEAN LORRAIN. - *Poésie.* — GIUSEPPE BRUNATI. - *L'ingegnoso hidalgo.* — MARIE DAUGUET. - *Parfuns. Amour.* — ERNEST GAUBERT. - *La Faneuse.* — LOUIS PAYEN. - *L'Aloes.* GIOVANNI CHIGGIATO. - *Sul luogo del disastro.* — ERVIN ALEXANDER - *Heimwärts* (Verso casa) - *Abend* (La sera) — GUSTAVO BOTTA. - *Ricercate* — R. FORSTER. - *Rose.*

"POESIA,, si pubblica il 20 di ogni mese

Ogni numero costa in Italia **£. 1** all'Estero **£. 1,50**

Abbonamento annuo » **£. 10** » **£. 15**

POESIA è in vendita

IN ITALIA

MILANO: *Fratelli Treves - Baldini & Castoldi - Sandron - Fratelli Bocca - Casiroli - Carrara - Robecchi* — ROMA: *Fratelli Treves - O. Garroni - B. Lux - Modes & Mendel - Mantegazza* — MODENA: *C. Malucchi - Vincenzi & Nipoti* BRESCIA: *G. Cittadini* — MONDOVÌ: *S. Baretti* — MESSINA: *S. Davi* — CHIETI: *G. Piccirilli - Leccese* — PADOVA: *Druker - Draghi* — FIRENZE: *B. Seeber - Lumachi - Beltrami - Pratesi* — TORINO: *R. Streglio - Casanova - Lattes & C. - Maddalena* — PARMA: *Battei - Bocchialini* — BOLOGNA: *Fratelli Treves di Beltrami - Cattaneo* — FORLÌ: *Damerini* — MORTARA: *Botto* — VERONA: *Druker - Brusadelli* — AQUILA: *Maddalena* — CAMPOBASSO: *Dalla Torre* — NAPOLI: *Vallardi - Cimmino - Morano - Pierro* — UDINE: *Moretti* — CASERTA: *Dal Prete* — PISA: *Pizzanelli* — LIVORNO: *Fornaciari - Giusti* — RIETI: *Perotti* — VENEZIA: *De Bon - Serafin* — REGGIO EMILIA: *Bonvicini & Galeotti* — FERRARA: *Soati* — GENOVA: *Borzone - Ricci - Benvenuto* — MANTOVA: *Troiani* — IVREA: *Viàssone* — ASTI: *Motta ved. Borgo* — TERNI: *Alterocca* — TARANTO: *Materazzi* — AREZZO: *Pellegrini* — PALERMO: *Lauriel* — BELLUNO: *Breveglieri* — TREVISO: *Zoppelli* — SASSARI: *Balliers* — BERGAMO: *Conti* — SENIGALLIA: *Pongetti.*

ALL' ESTERO

TRIESTE: *A. Schimpff - E. Schubert* — TRENTO: *G. Oberosler* — ZARA: *E. de Schönfeld* — SPALATO: *V. Morpurgo* — FIUME: *C. Louvier* — GORIZIA: *Pallich* POLA: *Schrinner* — PARIGI: *Librairie Nouvelle - Vanier - Sansot & C. - E. Flammarion - E. Vaillant* — LONDRA: *Hatchards - Hachette & C, - Lawley & C. - Bumpus* — BERLINO: *Brockhaus-Asher* — VIENNA: *Gerold-Frick* — MADRID: *Capdeville* — BARCELLONA: *G. Battaglia* — ALESSANDRIA D' EGITTO: *Schuler* — CAIRO: *Bardier* — LIPSIA: *Max Rübe* — NIZZA: *Gallignani* — ATENE: *Nilsson* — CORFU: *Goulis* — MALTA: *Prof. Tua* — BUKAREST: *Sothschek* — LUGANO: *A. Arnold* - PIETROBURGO: *Zinserling* — AJA: *Belinfante* — BAR-LE-DUC: *Collot.*

Stabilimento Tipografico di Redaelli Pietro — Bovisio (Milano), 1905.

Calinosi Alfredo, *gerente responsabile.*